

Le Louisianais.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET CAMPAGNARD.

VOL. XIV.

PAROISSE ST. JACQUES, LOUISIANE, SAMEDI 5 JANVIER, 1878.

NO. 10.

LE LOUISIANAIS.
JOURNAL OFFICIEL
— DE LA —
Paroisse St. Jacques,
Publié chaque Samedi dans la
Paroisse St. Jacques,
Convent P. O.,
Louisiane.
J. GENTIL,
ÉDITEUR ET REDACTEUR.

Abonnement:
\$5.00 PAR ANNEE.
PAYABLE D'AVANCE.

PRELIX DES ANNONCES.

Par carré de 10 lignes, ou moins, première insertion..... \$1.00.
Par carré de chaque publication subséquente..... 75.
Les communications de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'éditeur.

AGENTS DU LOUISIANAIS.

Nouvelle-Orléans—A. G. Romain, Tchoupitoulas St., No. 15.
St. Jacques, St. Jean-Baptiste, Iberville, Assomption et Ascension—Just Comas, Donaldsonville.
Lafayette, Attakapas—Edmond E. Montou.
Nouvelle-Ibérie—Auguste Girod.
Vacherie—Morris Pottel.

AUX SOUDRANDES BORDS DU GANGE.

C'est un savant bramin,
De trente ans environ,
Ayant fort bonne mine
Et le ventre très rond.

Car ce prêtre de l'Inde,
Étant homme divin,
Aime beaucoup la dinde
Et boit d'excellent vin.

Il a dans sa demeure
Une Devadachi,
Pour féconder à l'heure
Et faire son hachich.

Il laisse aux imbéciles,
Aux Soudrans alutis,
Les vertus difficiles,
L'eau du Gange et le jiz.

Maître, il leur abandonne
Le travail odieux;
Mais, par contre, il s'adonne
Aux voluptés des dieux.

C'est juste. Qui s'étonne?
Il connaît l'Atharva,
Et le Rig monome,
Qu'il recite en buvant.

Il a fait une étude
Profonde du sésuit,
Et même, d'habitude,
Correctement écrit.

Par légende sacrée,
Il est assurément
La caste consacrée
Au Brahma très éminent.

C'est de la boucle même
De Brahma qu'il sortit,
Quand le Soudra tout blême,
Tout honteux, tout petit

Et vraiment misérable,
Naquit obscurément
Du pied très vénérable
De Brahma fléchément.

Mais où l'homme est superbe,
C'est quand il dit: Jehnez,
Priez, mangez de l'herbe,
Buvez de l'eau... Donnez.

Donnez au saint bramin,
Au caloyer divin,
Pour qu'il ait bonne mine,
Bonne table et bon vin.

GYMNOSOPHISTE.

PER COMPOS ET MARIA.

I.

Le titre ci-dessus, qui est d'un pédant de collège, puisqu'il est latin, signifie tout simplement en français: *Par champs et par mers.*
C'est assurément, dans toute sa fantaisie, un titre fort convenable pour un journaliste qui veut voya-

ger, vagabonder et courir la prétentaine par le monde.
C'est aussi un titre de commencement d'année.

Quand une année vient de finir, ou mieux et pour parler plus solennellement, vient de tomber dans le gouffre des choses passées, ayant vécu ses 365 jours de misère ou de gloire, il convient de dire ce qu'elle a été. C'est même un devoir. On doit au moins donner son sommaire historique. On peut même, pour peu que la chose vous plaise et déplaît aux autres, faire de la philosophie transcendante sur les temps écoulés et les événements accomplis. Et beaucoup n'y manquent point. Car les journalistes, du petit au grand, de la ville au village, sont tous plus ou moins devenus philosophes. Il en est même, à la ville comme au village qui écrivent correctement leur langue. Mais ils doivent certainement, petits et grands, vieux et jeunes, tous prononcer l'oraison funèbre de l'année qui finit, voire même s'ils sont sensibles et pieux, si la défunte fut vertueuse et bonne, laisser tomber une larme de regret sur la dépouille de la morte. Car cette année, après tout, heureuse ou malheureuse, mais toujours traversée par des joies et des misères, emporte une partie de nous-mêmes avec elle, ce que nous avions de meilleur et de plus précieux, notre jeunesse, notre croyance et nos amours, c'est-à-dire nos illusions. Aussi la pitié veut-elle que nous mettions une croix de souvenir sur la tombe de celle qui n'est plus.

Ce n'est pas tout.
Comme une année chasse l'autre, — *una arabit, non deficit alter*, comme le passé fait place au présent et à l'avenir, et que la terre continue à tourner sur elle-même et autour du soleil, emportant les hommes, les femmes, les enfants, les passions, les ambitions, les institutions, les religions et les choses dans son mouvement perpétuel, le journaliste, qui est l'homme du papier et le diminutif de l'homme au livre, peut encore se draper superbement dans le rôle ou le manteau de devin ou de prophète.

C'est même là un magnifique rôle. Et nous savons, comme dit naïvement le peuple, que le papier est bon diable, souffre tout et ne se plaint jamais. On en fait ce qu'on veut. Au temps des cheyevs bouclés et des grâces blondes, il devenait papillottes. Les épiciers modernes, gens soigneux et précieux, philosophes du comptoir, en appréciaient la valeur.

Prendre et prophétiser aux premiers jours de l'année, au lendemain des joyeuses étreintes, des jonets d'enfant et des chaudes congratulatio-nelles, est donc chose parfaitement naturelle aux journalistes. Quelle fameuse occasion! Le champ des hypothèses et des espérances est si vaste, et l'imagination, toujours un peu folle, peut s'y donner si facilement libre carrière! Que ne voit-on pas dans l'avenir, avec un peu de bonne volonté, et n'avez-vous pas toujours, comme l'almanach de Liège ou de Mathieu Landsberg, la chance de parfois tomber juste? Le hasard, compère de la Providence et singulier vagabond des grands chemins, peut vous servir à souhait, et plus d'un prophète, grand ou petit, sacré ou profane, lui doit bien souvent sa renommée.

Donc, noirissons du papier.

II.
Ici, chez nous, en Louisiane, au pays des pélicans, car il faut toujours commencer par soi-même et finir par les autres, nous avons un assez bon gouvernement et une administration tolérable. Nicholls est gouverneur, Lusher est à la tête de l'Instruction publique, et Packard est au diable. Cela est bon, et les honnêtes gens ne s'en plaignent point. La Louisiane est certainement affranchie des ponx du carpet-bag et des punaises du radicalisme. Aussi, par devoir et reconnaissance, faut-il bénir Dieu.

Mais la Louisiane, toutefois, n'a pas encore la mine, l'air, la santé, la propreté et la prospérité qui conviennent aux hommes bien portants et aux peuples qui ne souffrent point. La guérison est lente et la récupération difficile. L'année qui vient de s'écouler, si pleine d'espérances et de promesses, a été l'année des ouragans et des déceptions agricoles. L'agriculteur et le travailleur du champ n'ont pas touché le salaire dû à leurs peines, et le commerce doit nécessairement avoir sa part de malaise. Quand la mère n'a qu'un peu de lait, l'enfant souffre, et lorsque la terre, mère nourricière de tous les hommes, donne peu, il faut se serrer le ventre.

Mais une année n'est pas la vie, et les années se suivent mais ne se ressemblent pas. Et si le capital a l'intelligence sinon le cœur, c'est encore à la Louisiane de la fertilité, de la richesse agricole et du travail énergique et désormais libre, qu'il

prodigera sans hésiter ses faveurs et ses caresses. L'on ne travaille plus follement par ici, la méthode est devenue une loi, et l'économie est au foyer de tous les agriculteurs, planteurs et Louisianais. Une bonne année, une seule, — et nous l'aurons, Dieu aidant — tant ce sol est merveilleusement fertile! peut nous rendre la prospérité, la richesse et même l'opulence. Nous sommes au pays des désespoirs impossibles ou absurdes. La mine d'or est sous nos pieds. En tournant la terre, en labourant et en semant, nous la trouvons. Elle est incalculable. Il serait donc absurde de douter et de désespérer. Mais il n'est heureusement pas dans la nature des Louisianais, hommes libres et courageux, de perdre leurs temps en regrets inutiles, en plaintes superflues et en amères jérémiades. Nous avons vu des temps plus sombres et des heures plus douloureuses. Mais il serait juste que l'industrie sucrière de la Louisiane, qui est une industrie nationale, fut à l'avenir plus protégée que par le passé.

Songez-y, sénateurs au Congrès et représentants.
Quant à vous, sénateurs moindres et représentants secondaires, qui vous rémémiez ces jours-ci à l'Hotel St. Louis, n'oubliez point que le peuple de la Louisiane demande à haute et intelligible voix une Convention constitutionnelle. Est refusant cette Convention qui est demandée, qui est nécessaire, qui doit donner une œuvre de sage et indispensable réforme au pays si profondément troublé par dix années de méfaits législatifs et d'administration abominable, vous agitez contre la pensée, les sentiments et les intérêts du peuple entier de la Louisiane. Les noirs, non moins que les blancs, les républicains eux-mêmes, non moins que les démocrates, ont besoin d'une bonne législation, d'un gouvernement sensé et d'une administration régulière. Et ce qui a été fait pour le bénéfice des politiciens, pour l'avantage d'un parti, pour la satisfaction de quelques uns, en mépris de toute logique, de toute raison, de tout patriotisme et de toute justice, doit être emporté.

La Louisiane veut rentrer dans l'ordre réel et dans la démocratie véritable.

III.

Regardons plus haut.
Hayes est président des Etats-Unis.

C'est tout de même là un fait singulier, et Hayes, qui est *toridite*, c'est-à-dire à moitié puritan, doit en rire dans sa barbe.
Mais puisque les Etats-Unis l'ont ainsi voulu, il serait malaisé de protester, surtout à cette heure. Il y a, du reste, une légalité certaine dans les faits accomplis, et l'imminence d'une guerre, un sort d'urgence, devait être d'un grand poids pour un peuple de marchands, de commerçants et de gens belliqueux par racore et par pratiques par tempérament. Une seconde guerre, en aucun cas, n'aurait été profitable à l'Union et à la démocratie américaine. Pouvons-nous affirmer que la république n'y aurait point trouvé les brisants du naufrage? Car le Cap du Centenaire américain, non moins redoutable que le Cap de Bonne-Espérance et le Cap Horn, était difficile à doubler. Et les Etats-Unis ont désormais devant eux l'Océan pacifique, c'est-à-dire une mer calme et une navigation facile. Et pour peu que Hayes soit bon pilote et habile capitaine, évitant les récifs du Nord et les récifs du Sud, tenant la haute mer et coupant la lame, comme aussi ne commandant point de manœuvre à tribord et à bâbord, dans la meilleure des républiques possibles. Quant aux radicaux et pirates comme Blaine, comme Conkling et comme Chandler, ils perdront leur temps, leurs cris et leur rage. La révolution est rentrée dans son lit, le radicalisme, à la drap des morts sur la tête, et la république des Etats-Unis, très modérée, très sensée, très pratique, n'est pas disposée à faire des folles coateses et à se lancer dans l'inconnu des systèmes et des utopies. Seulement, par la force des choses, parce que le parti républicain a donné tout ce qu'il avait à donner, et qu'il ne peut plus rien donner de nouveau et de bon au pays, attendons-nous à ce que le prochain président des Etats-Unis soit un président démocrate. L'Indiana s'est détaché de l'ancien républicain, l'Ohio a fait de même, la Pennsylvanie les a imités, et la conclusion se devine. Il se pourrait même bien que Hayes, en face d'une Chambre démocratique et d'un Sénat qui le sera bientôt, maladroitement harcelé par les Blaine et les Conkling de son parti, nous donnât sous peu une nouvelle édition de Johnson, mais une édition complète. Quoiqu'il en soit, à l'heure présente, l'Union est bien positivement refaite ou resoude. Et si elle

ne cassera point à la soudure. Le Sud, rentré dans ses droits, ayant sa légitime influence, pesant le poids voulu, n'a nulle velléité de révolte ou de rébellion. S'il a en jadis le tort de se fâcher, parce qu'il portait sur son pied le boulet et l'enfer de l'esclavage, il est parfaitement fier et libre aujourd'hui. C'est lui qui répond pour l'Union et s'en fait le garant.

Et le Mexique, et le Brésil, et Cuba, et le Canada?

Car les Etats-Unis, après tout, ne sont pas l'Amérique entière.
Le Brésil, grâce au m'heur et au plus exceptionnel des empereurs, se porte à merveille. Cuba sera pacifiée quand les Espagnols n'y seront plus. Le Mexique est condamné au éternel éternel des *pronunciamientos* et des révolutions. Quant au Canada, bien qu'étant possession anglaise et relevant du gouvernement de l'impératrice des Indes, il est quelque peu la terre des barbarismes, de l'ultramontanisme et des miracles de la façon de ceux de Lourdes ou de la Sallette. Les boîtes y sont guéris, mais les aveugles n'y voient guère.

IV.

Nous sommes en Europe.
Mais par où diable commencer? Débarassons-nous tout d'abord des petits, du menu fretin, des satellites infimes.

En effet, si les acteurs principaux sont intéressants, les comparses n'ont vraiment droit qu'au coup de couteau.

C'est la Hollande, qui boit sa bière et son rhum, soigne ses tulipes et s'occupe peu à la voracité de sa voisine allemande.

C'est la Belgique, royaume des contradictions, pays des ultramontans et royaume des lards. Ses évêques ont toute l'allure des théocrates antiques. La Belgique est aussi la terre des miracles à quatre sous. Les Prussiens ont envie de l'assaisonner à l'allemande et d'en faire une saucisse pour leur choucroute. Guillaume, à cette idée, sourit et montre les dents. Il les a longues. Guillaume a déjà, d'un coup de mâchoire, rogné le Danemark jusqu'au ventre.

Pauvre Danemark! Jamais en-de-jatte ne fut plus impotent que lui. A la prochaine occasion, très certainement prochain, flogre le dévotera. Une bonche!

Et la Suède et la Norvège, n'ayant plus de Charles XII, réduites au silence de celles qui ne comptent pas, continueront comme par le passé à civiliser les Lapons.

Au Sud, c'est le Portugal qui ne fait de bruit qu'aux tremblements de terre de Lisbonne, mais qui cependant vient de dire son petit mot. Car le Portugal, se souvenant qu'il est jadis venu au chapitre, a réclamé tout récemment le droit de veto à l'élection des pontifes romains. C'est lui est certain que le prochain pape se fera sans le consentement du Portugal, et même sans que le souverain Conclave demande l'avis d'un roi catholique de huitième ordre.

C'est encore la Grèce, mais la Grèce qui se sent quelque chose depuis que le colosse russe démolit brutalement la Turquie. Et la Grèce rêve peut-être une grandeur des temps antiques. Il faut lui laisser son rêve, qui ne fait de mal à personne et plaît sans doute aux Épirottes, aux Albanais et aux Crétois.

C'est aussi l'Espagne, qui se souvient d'avoir en Charles Quint pour empereur et la moitié de l'Amérique pour domaine. Mais l'Espagne n'est plus qu'une ombre de son passé. Son jeune roi constitutionnel doit épouser ces jours-ci sa cousine Mercedes de Montpensier, une jolie fille et une quasi-française. C'est un mariage d'amour. Les deux jeunes gens s'aiment comme berge et bergère. La politique et l'intérêt ne sont pour rien dans cette alliance. C'est charmant. Mais la vieille Isabelle, paraît-il, mère du jeune homme, n'aime guère un semblable mariage et fait tout pour l'empêcher. C'est une vieille femme qui ne vaut pas cher, et son mari, un d'Assise de l'ordre des Mineurs, sera satisfait quelque jour, si la patience est une vertu de sanctification. Le mariage d'Alphonse et de Mercedes aura lieu cependant, et la vieille courreuse en sera pour sa rage.

C'est enfin la Suisse.

Mais la Suisse, elle, la singulière privilégiée d'être petite et d'être grande. Ses 22 cantons, comme territoire, seraient invisibles dans la province de l'Ukraine; mais la Suisse, comme peuple libre, comme république et comme démocratie, est cent fois plus haute et plus grande que la Russie des czars. Un peuple actif, laborieux et libre, qui vit en paix, vult tous les empires du monde et toutes les nations d'esclaves. On dit bien que Bismark, le chancelier vorace, au nom du pangermanisme ou du pantautonisme, rêve l'annexion ou l'absorption des cantons allemands de la Suisse; mais

avant que Schwitz lui-même devienne prussien, l'on verra les Alpes s'abaisser au niveau des plus profondes vallées et les chevaux du Mecklenbourg traîner des canons Krupp au sommet du Grutli ou de la Jung Frau.

V.

Sed paula majora canamus, comme dit Virgile.

Et l'Italie, ma foi, n'est plus une puissance de second ordre. Son roi, un galant homme, un homme galant et un rusé compère, s'est habilement conduit pour un Savoyard. Il a fait du chemin depuis quelques années. Parti du pied des monts où dorment les marmottes, il a bravement et royalement parcouru les étapes qui mènent à Rome. Il est à Rome maintenant, et il peut dire, avec plus d'assurance que Mac Mahon: J'y suis, j'y reste. Car l'unification de l'Italie est un fait parfaitement accompli et souverainement irrévocable. Rien ne prévaudra contre la volonté et le patriotisme du peuple italien. Du pied des Alpes aux plaines de Palerme, à Turin, à Venise, à Florence, à Rome, à Naples et dans les gorges des Abruzzes, il n'y a qu'une même pensée, un même sentiment et une même patrie. Tous ces hommes parlent la même langue. La papauté elle-même, heureuse de ne plus porter sur ses épaules le lourd fardeau d'un manteau royal, affranchie, rajeunie et ravivée à la véritable source du christianisme, est prête à battre des mains. Pie IX, avant de mourir, avec la suprême indulgence des apôtres de Dieu, va donner l'absolution à Victor-Emmanuel, et peut-être à Garibaldi.

Car Garibaldi, le plus glorieux des condottieri de la liberté, a beaucoup fait pour l'unification de l'Italie. On peut même dire que sans lui, sans ses chemises rouges, Rome ne serait point encore la capitale d'un puissant royaume. Quant à son impiété, elle est plus supposée que réelle. Garibaldi n'est certainement pas ultramontain, et il ne pense pas absolument comme un carme déchassé; mais comme tous ceux qui croient au droit, à la justice, à la justice, il est certainement religieux. Ne pas aimer la domination temporelle des moines et des capucins, surtout quand ces moines et ces capucins sont romains, est-ce donc être irréligieux? Vous ne le pensez pas. L'Italie restera donc chrétienne, voire même catholique. Sa foi est une foi de race, de temps et de cœur. Si elle a résisté aux erreurs, aux abus et même aux laideurs d'une théocratie singulièrement corrompue, pourquoi vendriez-vous qu'elle abandonnât son Dieu mieux servi, ses temples profanes et sa religion rendue aux apôtres? Car la papauté sans royaume, sans armée, sans police, sans politique humaine, remonte aux sommets sublimes où Pierre l'apôtre, où Dieu lui-même, ont placé, où Dieu le veut, où le monde le voit, l'adhérence et la saine respectueusement. C'est la seulement qu'elle est souveraine, inflexible et éternelle. Car lorsqu'elle marchait dans le sentier des hommes d'Etat et des gouvernements, intrigant, rusant, trompant, ayant une diplomatie, elle était de taille ordinaire. On pouvait l'attaquer et la vaincre. Elle fut vaincue. Mais aujourd'hui, telle qu'elle est, indépendante et libre, toute à Dieu, toute à la morale, toute à la vérité, qu'a-t-elle à craindre des révolutions et des révolutionsnaires? Victor-Emmanuel s'incline humblement devant elle, et Garibaldi lui-même, le vieux pêcheur, frappe par le caractère angélique du souverain Pontife, courbe sa tête blanche devant le vénérable Pie IX.

Aussi la France, un instant agitée par les passions malsaines de l'ultramontanisme, a-t-elle sagement fait de renoncer à certain rêve de réalisme insensé. Son rôle de fille aimée de l'Eglise ne l'oblige point à tourmenter les peuples voisins. Et l'Italie, en voyant ses allures douteuses, en ne la reconnaissant plus, commençait déjà à se détacher d'elle. Pouvait-on l'en blâmer et crier à l'ingratitude? Un peuple a le droit de se protéger et de se défendre. Mais depuis que la France a secoué son carcan et s'est libérée de sa tête démocratique et républicaine, l'Italie rassurée, tranquille et confiante, la bonche au tunnel du mont Cenis, dit à son amie et à sa voisine: Mon cœur ne balance point entre les choncrètes et toi.

VI.

Car la France a relevé la tête.
Et si vous n'êtes pas convaincus que la France est toujours le même peuple, c'est-à-dire le peuple du droit, de la démocratie, de la justice et de l'honneur, fidele aux glorieuses traditions de sa révolution immortelle, plus que jamais résolu à marcher dans le grand chemin de la civilisation et du progrès, ayant la conscience et la certitude qu'il est encore à la tête des nations modernes et du dix-neuvième siècle, c'est que vous ne voulez pas voir.

Regardez bien la France, et dans les yeux.

Ses yeux ne louchent pas. Ils sont clairs, lumineux et profonds. Vous pouvez y lire autre chose que la bête hypocritie ou le servilisme des liches. On voit bien qu'ils sont le reflet d'une âme vivante et d'un cœur généreux. Et cette âme et ce cœur, croyez-le fermement, s'affirmeront bientôt par des œuvres dont l'humanité entière bénéficiera. Car la France a dans le monde la mission des élus, le haut privilège de travailler pour les hommes. Son esprit, d'une supériorité et divine cordialité, s'étend sur tous et n'oublie personne. Demain, demain même, ayant convié le monde aux fêtes de l'art et aux splendeurs de l'industrie, elle donnera aux peuples une magnifique leçon dont ils garderont le souvenir. Paris sera visité, admiré et glorifié. On en emportera la pensée aux quatre coins de la terre. Il en sortira des apôtres. Et c'est la république qui fera ces choses. Car la république est désormais un fait irrévocable pour la France. Mac Mahon lui-même, malgré tous les coalisés et toutes les coalitions, malgré ses souvenirs de maréchal de l'empire et ses vieux préjugés de duc, a très honnêtement abaissé son épée devant la république. Et la république, soyez-en sûrs, est la résurrection de la France dans une lumière contagieuse pour les royautes, pour les empires et pour les despotismes de la vieille Europe. C'est un exemple vivant et éclatant pour les autres. Il étonne, il attire et il sonnet. Il n'y a point de propagande plus puissante. L'Allemagne elle-même, écrasée sous son casque militaire, étouffant dans sa caserne, se demandant à quoi sert la science si elle ne sert point à la liberté, s'émeut. Et quand l'Allemagne sera bien émue, comme aussi résolue, vous verrez ce qu'elle fera de son empire, de son empereur et de son militarisme prussien. Car ce grand pays n'a pas encore passé par l'épreuve des nations libres et le 89 des peuples affranchis. L'Allemagne en est encore au philosophisme du XVIIIème siècle, aux livres et aux doctrines. Elle songe. Mais quand son Michel, las du bât, las du harnais, las du militarisme, las de la servitude et las de la féodalité, très malheureux malgré Bismark, de Moltke et Guillaume, lèvera son bras moitié socialiste et moitié révolutionnaire, — et cela peut-être avant la fin du siècle — on entendra de singuliers craquements et d'étranges voix dans la patrie de Goethe, de Schiller et de Frédéric.

Mais nous avons, Dieu nous pardonne, trop bavardé. Il nous faudrait être moins coureur et discoureur. Car il nous reste, après quatre longues pages mal chevachées, à parler de l'Angleterre qui se gratte l'oreille, de l'Autriche qui se frotte le museau, de la Russie qui frappe à coups redoublés sur le dos de la malheureuse Turquie, et de la Turquie qui demande grâce à l'Europe, ne trouvant de Felho nulle part et finit par sourire à la fatalité, le vrai Dieu des Turcs et de beaucoup d'autres, en disant: Il faut mourir.

Portrait des ministres par Grimé.—M. Dufaure, ministre de la justice.—Le plus éloquent des nez. Pen simple. L'air d'un vieux notaire, déguisé en singlier. Une grosse au physique et au moral. Grand orateur.

M. de Marcère.—Grand, maigre, sec. Des lèvres très charnues, un peu rablées. Type rébarbatif. Jeune encore et jamais passionné.

M. Léon Say.—Gros, gras, fleuri, souriant. Financier de comédie. Sceptique comme Don Juan. Très spirituel et bon compagnon. Pas plus républicain que vous et moi.

M. Waddington.—Nom et type anglais. N'en comprend pas un mot. Un gentleman farmer. Beaucoup de cheyevs encore, correctement peignés. Très savant, pas orateur, excellent orateur.

M. Bardoux.—Une tête de curé. Sec, anguleux, glabre. Très affable et très sympathique. Elève de M. Dufaure, moins rébarbatif que son maître.

M. Teisserenc de Bort.—Grand, maigre, long. On a déjà dit qu'il ressemblait à Offenbach. Il ressemble plutôt à son violoncelle. Très homme d'affaires, médiocre orateur. Opinion politique à la douce.

M. Freycinet.—Inventé par M. Gambetta, qui l'a fait nommer sénateur. C'est un ingénieur capable. Attendez-le à l'œuvre et laissez-lui crédit.

L'amiral Pothuan et le général Borel.—Ce ne sont pas des ministres. L'un est un marin, l'autre est un militaire. L'uniforme supprime l'homme.